



Les révolutionnaires à l'heure du jeu :

*La violence et la dérision** dans l'Égypte d'aujourd'hui

Par Hamza Mahfoud

* Titre du roman d'Albert Cossery, Julliard, Paris, 1964.

Hamza Mahfoud

Hamza Mahfoud est titulaire d'un master de l'École des hautes études en sciences sociales obtenu en 2017 à Marseille, après deux diplômes obtenus à Casablanca, le premier en philosophie et le second en journalisme.

Il a travaillé pendant cinq ans comme journaliste arabophone (presses marocaine et internationale) en se concentrant sur les dynamiques culturelles, politiques et sociales des jeunes après le printemps arabe au Maroc et auprès des diasporas arabophones en France. Il a participé au leadership du mouvement du 20 février 2011 au Maroc.

Il travaille actuellement pour des associations s'occupant des réfugiés en France.

De loin, et assurément en France, depuis que l'armée et le maréchal Sissi ont pris le pouvoir, l'Égypte apparaît surtout comme une source inépuisable de nouvelles tragiques. Lorsqu'ils ne sont pas morts, les révolutionnaires jeunes et attachants du printemps de 2011 sont aujourd'hui en prison ou sur les chemins de l'exil. La grande place Tahrir, la place « de la Libération », dont l'image a inspiré le monde entier, est devenue, au lendemain du coup d'État, le symbole d'une autre réalité : celle de la flambée de violence initiée par l'armée, et de la désolation qu'inspire le sort d'une « jeunesse de la révolution » parvenue au fond d'une impasse.

Ma première visite en Égypte m'a paradoxalement permis de relativiser certains de ces fantasmes nourris de loin et de calmer une partie au moins de mes inquiétudes. Il m'est apparu que le quotidien des militants défaits de 2011 ne se réduisait pas à l'alternative entre héroïsme et écrasement. La réalité est certes parfois amère mais, ici et là, des tentatives de sortir de la soumission grise de la défaite autrement que par la poursuite suicidaire de l'engagement révolutionnaire prennent régulièrement forme. Dans ces interstices, transparissent quelques espoirs de vie apaisée. L'une de ces ouvertures improbables, et bien inattendue, n'est autre que... le jeu !

Dans son ouvrage *Homo Ludens*, le philosophe néerlandais Johan Huizinga propose une définition inédite de l'homme moderne. Celui-ci ne serait ni « homo sapiens » (homme « raisonnable »), ni « homo faber » (homme « producteur »), mais « homo... ludens », un être humain « jouant », un homme pour qui l'activité ludique fait partie intégrante de la vie sociale. L'ouvrage commence par identifier et analyser les frontières du jeu. Et par décrire comment le jeu affecte la vie « normale » après et en dehors de celle-ci.

Dans cet article, je voudrais pour ma part montrer comment le jeu, souvent considéré comme un acte « non sérieux », est en fait porteur d'une dynamique individuelle ou collective qui permet aux acteurs les plus éprouvés et aux victimes des violences infligées par l'État, de passer d'une situation de vaincus, de victimes, de traumatisés ou de réfugiés, au statut de joueur d'abord, et de vainqueur le cas échéant ; ce qui a pour effet de renforcer la cohésion du groupe et de restaurer la confiance en soi de chacun de ses membres.

Cette étude s'est appuyée sur l'observation directe, au Caire et à Alexandrie, d'activistes ayant participé aux diverses versions nationales du Printemps arabe. L'observation a duré quatre mois, entre décembre 2019 et mars 2020. La plupart des enquêtés étaient des citoyens égyptiens. D'autres étaient arrivés du Yémen, du Soudan et de Syrie. Tous se rencontraient dans divers lieux consacrés à ce que l'arabe décrit d'un mot unique « laïb » (le jeu). Ce « jeu » englobe aussi bien les « jeux de société » que proposent la plupart des cafés du Caire ou d'Alexandrie qu'un certain nombre d'autres activités ludiques telles que le tennis de table ou la pratique du cerf-volant. Dans l'article, je mobilise et discute le cadre d'analyse proposé par Johan Huizinga dans son *Homo Ludens*¹ ou « l'humain joueur ».

¹ HUIZINGA Johan, *Homo ludens : essai sur la fonction sociale du jeu*, Gallimard, 1951.

L'attention portée au thème de cette recherche n'avait pas été anticipée avant ce qui fut une rencontre fortuite avec ce terrain, résultat de circonstances très personnelles. Cet article n'est pas né non plus de la rencontre qu'un chercheur serait parfois réputé – au moins par ceux qui ne pratiquent pas cet exercice – établir « froidement » avec son domaine de recherche, mobilisant les seuls outils « neutres » des sciences sociales. Tout en entendant bien sûr respecter la déontologie qui s'impose au chercheur², j'entends assumer mon empathie pour les dynamiques portées par les « printemps arabes ». J'assume tout autant mon désir de trouver une alternative aux frustrations subies par ceux de mes frères dont je fais conjoncturellement mon objet de recherche. J'assume de même mon espoir de participer à la mise au point de soins de santé mentale expressément consacrés à cette « génération de l'espoir » aujourd'hui déçue. En ma qualité³ d'exilé politique marocain, je me suis moi-même inclus dans la pratique du jeu et dans l'objet de la recherche.

Quand je suis arrivé en Égypte pour la première fois, mon objectif était de lier connaissance avec les militants du printemps arabe, et l'écriture de recherche ne faisait aucunement partie de mon agenda. J'ai pris part dans mon pays, le Maroc, à ce mouvement du « printemps arabe », et j'ai choisi d'étudier l'anthropologie et la sociologie pour me familiariser avec les outils de recherche que proposent les sciences humaines pour rendre compte de cette expérience. Je me suis intéressé en tant que journaliste aux dynamiques culturelles et sociales de cette génération, à ses espoirs comme à ses frustrations. J'ai cherché une alternative à ce que j'ai vécu et aux réponses proposées par mes camarades, que strictement respecté les règles de l'analyse scientifique dont mes réflexions se nourrissent. Ma subjectivité a certes pu entamer ces règles, mais elle m'a permis en même temps de maîtriser le terrain au plus proche de la sensibilité des acteurs, de partager avec eux certaines de leurs positions, et offert une plus grande compréhension des défis auxquels ils se trouvent confrontés. Le choix de décrire les situations par l'emploi d'images et de métaphores renvoie à cette inscription dans un univers commun, la volonté de traduire un imaginaire qui fait lien. L'écriture est là pour contribuer à comprendre ce qui s'est passé et ce qui se passe ; c'est le projet que j'ai l'intention de poursuivre et auquel je souhaite contribuer. Ce travail d'écriture s'est appuyé sur des observations, un processus d'autoréflexion critique ainsi que sur des contributions scientifiques mais aussi littéraires abordant la thématique du jeu mobilisée dans cet article.

Le traumatisme collectif de la génération 2011

Vivienne Matthies-Boon, professeure de Relations internationales sur le Moyen-Orient à l'université d'Amsterdam, a travaillé sur le sujet de la santé mentale des militants égyptiens. Elle s'est employée à décrire comment, depuis 2013, une grande partie de la jeunesse de la révolution de 2011 vivait dans une situation caractérisée par une anxiété

² Pour d'évidentes raisons de sécurité, j'ai par ailleurs pris le parti de taire le nom des acteurs et des lieux où ils se rencontrent.

³ Hicham OULMOUDDANE, « Hamza Mahfoud, la plume du 20 février », *TelQuel*, 14 septembre 2011 et Zineb MAJDOULI, « Corps publics, paroles publiques. Ethnographie des manifestations du mouvement du 20 février marocain », *Cahiers de littérature orale*, P. 77-78, 2015.

permanente. Cette anxiété, poussée jusqu'à l'isolement social et au traumatisme collectif, aurait débuté avec la première violence initiée par l'arrivée au pouvoir des Frères musulmans. Elle s'est ensuite amplifiée considérablement avec la contre-révolution menée contre eux par l'armée, caractérisée par un niveau de violence inédit. Sur la santé mentale des militants égyptiens, Matthies-Boon déclare :

Nous pouvons observer, dans l'Égypte post-révolutionnaire, le cycle destructeur d'un stress traumatique prolongé. Alors que les autorités étatiques répriment violemment les voix dissidentes et verrouillent les possibilités de justice et de réforme politique, les militants sont non seulement devenus des déçus de la politique (préférant l'isolement social au débat public), mais leurs colères et frustrations se sont retournées contre la société. En d'autres termes, la société est devenue de plus en plus polarisée, et la violence sociale s'est répandue comme une traînée de poudre, renforçant malheureusement le cycle du stress traumatique prolongé et les sentiments de désorientation qui en découlent⁴.

L'étude de Matthies-Boon s'appuie sur un échantillon de quarante entretiens avec des militants égyptiens. Vingt-six d'entre eux ont subi, entre 2011 et 2014, diverses formes de violence. Douze ont été exposés à des gaz lacrymogènes, onze ont été blessés, sept ont été emprisonnés et maltraités, quatre torturés et quatre agressés sexuellement. En outre, douze ont eu à subir la mort d'un de leurs amis, autant d'entre eux des blessures. Neuf ont eu des amis arrêtés, sept d'entre eux un ami torturé. La durée du handicap de chacun s'est révélée proportionnelle à l'importance des traumatismes subis, ces traumatismes étant, selon l'auteur, d'une ampleur comparable à ceux subis par les opposants au régime d'apartheid sud-africain.

Le dilemme de cette situation collective, qui est au cœur de l'étude de Matthies-Boon, c'est qu'elle laisse intacte la question centrale de savoir comment, très concrètement, les acteurs parviennent (ou ne parviennent pas) à s'en sortir. La conscience aiguë qu'ils ont de l'horreur de la situation qu'ils vivent ne signifie pas en effet que ces militants ont cessé d'essayer d'y trouver des aménagements, fussent-ils pragmatiques, de courts termes et strictement individuels. La question ici n'est pas uniquement liée au niveau « macro » du contexte politique et social de leur destin collectif mais également à la gestion du quotidien, au niveau micro-individuel, qui permet de générer certaines ressources pour sortir de l'impasse (ou tenter de la faire).

J'évoquerai ici l'une de ces réponses, souvent considérée comme non essentielle, mais qui m'a semblé particulièrement intéressante : celle qui passe par le jeu. Mon choix de privilégier cette facette du quotidien des militants privés de leurs espoirs traduit d'abord la volonté de réfuter ces critiques faites aux prétentions de sérieux et d'efficacité des pratiques ludiques. Ce choix traduit également mon souhait de réfléchir à l'adaptation des pratiques sociales, des sociabilités, des manières de créer du lien, de continuer à faire groupe au-delà de l'échec de la révolution, après la fin ou l'interruption de la mobilisation massive des premières années du « printemps arabe ».

⁴ Vivienne MATTHIES-BOON, « Injustice turned Inward? Continuous Traumatic Stress and Social Polarization in Egypt », *Middle East – Topics & Arguments*, 11, 2018, p. 89-90. Traduction de l'auteur.

Le jeu comme refuge

Dans sa définition, le dictionnaire *Lisan al Arab* souligne que « la notion de *jeu* s'oppose à la notion de *sérieux* (...) On peut dire à tous ceux qui réalisent un acte qui ne leur rapporte rien : 'Vous êtes un joueur' ».

Cette définition du jeu comme antonyme de l'utilité a été confortée par le sociologue français Roger Caillois pour qui les jeux de toutes sortes sont avant tout « improductifs ». Improductifs d'argent ou de tout autre bien, y compris d'ailleurs les jeux... d'argent puisque, d'après Caillois, ces jeux ne produisent pas de richesse, celle-ci ne faisant, dans le cours du jeu, que circuler entre les joueurs⁵. Roger Caillois a décrit le jeu comme relevant d'un déplacement parfaitement volontaire et conscient, en dehors du cadre de la vie habituelle, par le biais duquel le joueur entend s'éloigner du « sérieux » tout en intégrant un univers lui-même loin d'être exempt de normes stables et ordonnées.

L'idée de basculer entre la vie dite sérieuse et le jeu se retrouve également dans l'héritage poétique arabe. C'est le cas du poème de Ali Ibn al-Jahm, datant du IX^e siècle, et faisant l'éloge du jeu d'échecs⁶. Le poète bagdadien y met en scène deux monarques qui, pour éviter de régler leur différend — ô combien sérieux — par les armes, décident de s'en remettre au jeu — ô combien sérieux lui aussi — mais dont les pertes se limitent aux pions qui devront quitter l'échiquier.

L'idée essentielle du poème est que les répercussions des mouvements qui traversent un plateau de jeu ne s'y limitent pas. Et que dès lors, le jeu de groupe relève d'une dynamique infiniment plus complexe et infiniment plus agissante que ne le laissent entrevoir les plaisanteries échangées par les joueurs ou les observateurs.

Ainsi, lorsque je demande à Hossam, militant d'opposition qui avait participé au soulèvement populaire yéménite de 2011, réfugié depuis 2016 au Caire, s'il jouait régulièrement aux dominos au Yémen, il répond :

Non, pas au Yémen. En fait, chaque fois qu'en Égypte nous nous rencontrions, les discussions tombaient dans une impasse aussi sombre que la situation de notre pays. Tout cela rendait chaque jour plus difficiles les discussions entre nous. Le jeu est apparu pour nous permettre de continuer à nous réunir. C'est le jeu qui nous permet d'échanger, fût-ce sur des choses peu importantes. Et de temps en temps, c'est le jeu qui nous permet de parler de choses sérieuses, de politique, pendant une partie d'un jeu qui... n'est ni sérieux ni politique.

Nous étions assis dans un café populaire du centre-ville de la capitale égyptienne. Une quinzaine de personnes regardaient « le match » de dominos, et jouaient à tour de rôle, en équipes de deux. Les propos d'Hossam rendent bien compte du défi que représente le maintien du groupe en temps de crise, ce groupe sujet à la fragmentation et la polarisation politique. Les discussions politiques directes n'avaient pas disparu dans la guerre et dans

⁵ Roger CAILLOIS, *Les jeux et les hommes*, Paris, Gallimard, 1958, p. 39.

⁶ Muhammad IBN AHMAD IBSHIHI (1388-1446), *Mustaṭraf fī kull fann mustaṭraf* (« La recherche de sympathique dans tous arts amusants »), [1400-1446], voir dernière éd. en 3 Vol. Beyrouth, Dār Ṣādir, 1999.

l'exil. Mais elles ne se tenaient qu'en marge de conversations ludiques, et donc grâce à elles, et ce faisant, avec beaucoup moins de violence, et donc beaucoup moins de dégâts.

Le philosophe néerlandais Johan Huizinga affirme, pour sa part, que l'espace de jeu autorise la reproduction du groupe. Le jeu offre en effet une expérience partagée extérieure à la vie ordinaire. Et cette expérience permet aux membres du groupe, après avoir joué, de renforcer des relations que des transactions verbales plus directes, non médiatisées par le jeu, auraient inévitablement tendance à mettre à mal. L'espace du jeu et son action, sa temporalité spécifique, son extranéité permettent de nouer ou de renouer des liens différents, des liens que l'espace régulier et quotidien de la temporalité « ordinaire » auraient tendance à dégrader :

Le jeu se sépare de la vie courante par la place et la durée qu'il y occupe. Il offre une troisième caractéristique par son isolement, sa durée limitée. Il se déroule littéralement. Il se joue jusqu'au bout à l'intérieur de certaines frontières de temps et d'espace. Il possède son sens. Il impose des règles et distribue des rôles⁷.

Sur le terrain et dans l'espace

S'installer au Caire en quittant la rive nord de la Méditerranée induit inévitablement une réduction significative de la possibilité de pratiquer, dans l'espace public, les stades ou les piscines, aussi bien des sports que des jeux ou autres formes d'activités ludiques. Au Caire, sauf si l'on est membre d'une profession telle que l'armée et la police, ou de certaines universités privées qui disposent de ces infrastructures sportives inaccessibles au commun des mortels, l'usage de ces espaces implique le plus souvent un abonnement payant.

En dehors des clubs privés réservés à certaines professions, ceux où il était possible de pratiquer une activité ludique ou sportive réclamaient en effet des abonnements hors d'atteinte du pouvoir d'achat de la plus grande majorité. Le club le plus proche de mon domicile à Dokki (Guizeh) était le Shooting Club. Dans un pays où le salaire minimum était alors de 150 euros dans le secteur public (et sans limite basse dans le secteur privé), l'abonnement annuel peut dépasser huit mille euros, auxquels il faut ajouter les cotisations exigées pour chacune des disciplines (tennis, natation, équitation, etc.) pratiquées.

J'ai bien essayé de me rabattre sur l'exercice de base que constitue la marche, au gré des rues du quartier. Mais le niveau de pollution sonore, visuelle et atmosphérique inégalé faisait de cette simple promenade – hormis peut-être le vendredi, jour de relâche – un exercice hautement problématique.

Avant de partir pour Le Caire, j'avais visité le Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille (MUCEM). Une exposition permanente, intitulée *Connectivités*, y comparait quatre grandes métropoles méditerranéennes. Parmi celles-ci, Casablanca, la ville où je suis né et où j'ai passé la plus grande partie de ma vie, et ce Caire où j'avais

⁷ Johan HUIZINGA, *Homo ludens : essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1951, p. 26.

entrepris de séjourner. Avec ses 3 333 habitants au km², ma ville natale, que je considérais comme surpeuplée, prenait, au regard du Caire avec ses... 74 000 habitants au km², des allures de campagne aérée !

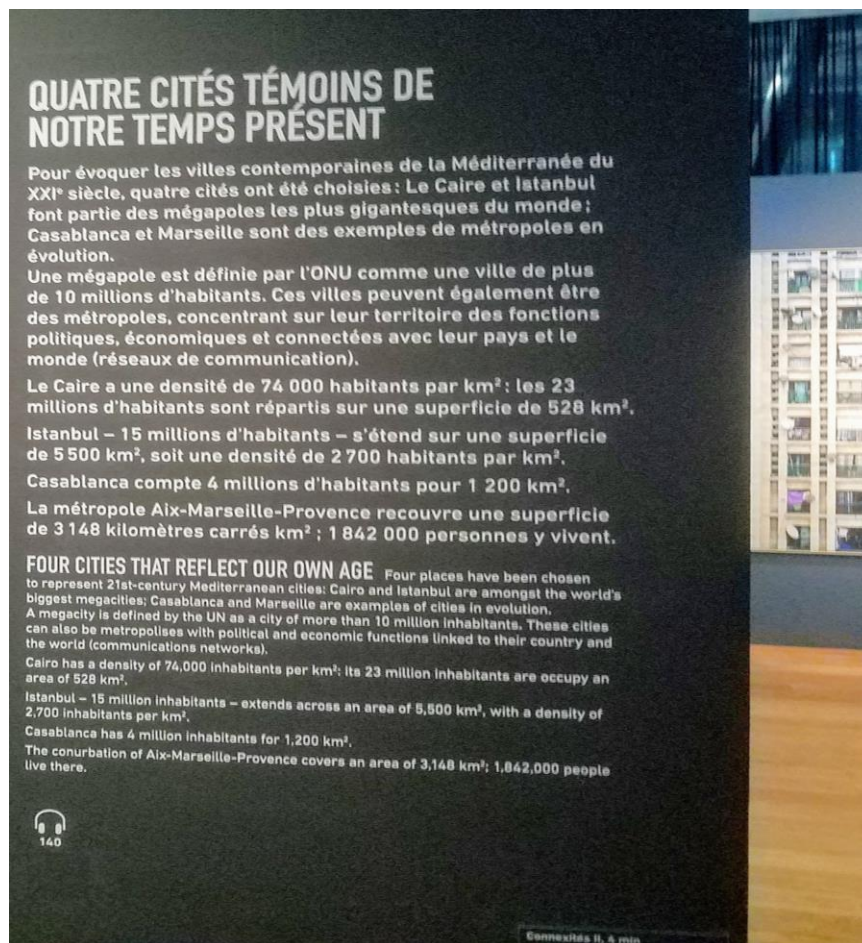


Photo prise par l'auteur. Cartes urbaines, projet des étudiants de l'École nationale d'architecture de Marseille (ENSA-Marseille), © François Deladerrière, Mucem : <https://www.mucem.org/programme/exposition-et-temps-forts/connectivites>

La densité de population et le taux de pollution exceptionnellement élevés, l'exiguïté dramatique des espaces verts ou, simplement, des lieux ouverts aux circulations humaines affectent très logiquement le quotidien des enquêtés. Mais ce vécu que leur impose l'architecture écologique de la capitale égyptienne affecte également leur relation au jeu.

De ce point de vue, les cafés constituent en effet dans une agglomération telle que Le Caire un refuge propice au repos et au plaisir. Ils sont autant de solutions ludiques à l'enfer urbain. On y consomme des boissons rafraîchissantes ou du café, on y fume des cigarettes mais également des narguilés et, bien sûr, on y construit un monde meilleur. Les plus populaires, qui débordent le plus souvent sur le trottoir, ont conservé leur appellation arabe de « Aahwa ». Les autres, plus modernes voire « chics », disposent de superficies intérieures plus importantes que leurs terrasses de rue : ce sont les « cafeh ». Une autre de leurs différences majeures est celle des prix qu'ils pratiquent, hors de portée de la clientèle des « Aahewi ».

Le jeu est une dimension essentielle de la relation des Égyptiens avec ces établissements. Cet attachement n'a rien de nouveau. Ainsi les auteurs de la fameuse « Description de l'Égypte », ces scientifiques (ou considérés comme tels⁸) qui accompagnèrent Napoléon dans sa conquête, attestent depuis le début du XIX^e siècle de la présence des jeux dans les cafés :

(...) à travers ces jeux des Orientaux - nous pouvons nous familiariser avec le goût d'un peuple qui aime réfléchir et méditer tout en s'adonnant à ces plaisirs qu'il révère : la backgammon (jeu de dés), le damier et les échecs.

Aujourd'hui, si importantes qu'aient été les transformations dans les cafés comme dans le reste de la société égyptienne, le jeu y tient toujours sa place. Que ce soit dans les cafés populaires ou dans leurs successeurs plus modernes, les formes de jeux diffèrent mais l'attrait pour le divertissement est demeuré identique. Au sous-sol d'un établissement du centre-ville, un groupe de blogueurs ayant participé à la révolution de 2011 et que je connais depuis 2008 à travers leurs écrits et productions artistiques, jouent. La salle est équipée de tables de jeux : tennis de table, billard et autres. Le tennis de table semble être la pratique la plus populaire. Le groupe d'activistes improvise des éliminatoires passionnées. L'étroitesse des dimensions de la table (1,5m x 2), tout comme celle de l'espace souterrain qui l'accueille, semblent alors y jouer le rôle d'une porte ou plutôt d'une fenêtre ouverte sur un espace qui est, lui, suffisamment vaste pour que chacun ait envie d'y passer des heures, en faisant du sport et en plaisantant, mais également en se souciant des autres et en prenant soin d'eux. Parmi les joueurs, une détenue qui vient de sortir de prison. Deux autres se préparent à quitter l'Égypte. L'un se remet d'une maladie, l'autre, Syrienne, s'est réfugiée depuis peu au Caire pour échapper à l'enfer de la guerre qui ravage son pays natal. Au gré de parties acharnées, identités et particularismes, trajectoires de douleur et de lutte semblent s'effacer. Et permettre à chacun d'abandonner sa fragile définition des maux en tous genres subis au cours des mois et des années écoulées : la défaite, la longue et hasardeuse route des réfugiés, la maladie et, pour certain(e)s, la torture. Tous et toutes, chacun et chacune ne sont plus que des... joueurs et joueuses. Des joueurs et joueuses qui respectent des règles convenues. Des joueurs et joueuses à qui il peut arriver de perdre, mais également de goûter aux joies oubliées d'une superbe victoire ! Les individus, plus faibles que le groupe, y puisent la force de restaurer leur confiance. Dans le jeu lui-même, mais bien sûr plus particulièrement encore dans ces victoires qui leur font oublier, un temps, le monde qu'ils ont quitté en entrant dans le café. Et qu'ils vont retrouver en sortant, avec son lot de surprises désagréables puisque – dans des circonstances qui rappellent les méthodes de la police d'État – l'un d'entre eux disparaîtra quelques semaines plus tard. Mais tout cela s'oublie un temps. En jouant.

Le pouvoir du café (entendu ici comme lieu) en Égypte, en particulier dans les espaces qu'il offre au jeu, c'est donc d'instituer un abri au sein duquel il est possible de se mettre hors d'atteinte des violences que l'État ou simplement l'espace public peuvent exercer. Le café devient alors un abri contre la peur, contre le monde « du sérieux ». Il est un lieu

⁸ Les sciences sociales étaient alors embryonnaires. Certaines descriptions sociologiques ou anthropologiques étaient confiées à des rédacteurs qui n'avaient pas de formation spécifique dans les sciences humaines.

protégé, au moins partiellement, de la fragilité que génère la violence du monde réel. Il représente une enclave propice à la plaisanterie et aux rires qui soulagent. Ici, on peut hurler de rire, sauter et se serrer dans les bras de son « adversaire », de son « partenaire » ou de son « supporter », sans choquer ses semblables et sans faire naître les soupçons de la police. Le philosophe néerlandais Johan Huizinga a utilement remarqué que, dans la langue arabe, les deux mots « jouer » (lâ'ib) et « salive » (lû'ab) ont une racine commune. Pour lui, cette proximité pourrait être due au fait que le jeu permet de s'abstraire des contraintes de la courtoisie, et à la salive de s'envoler ainsi avec les cris de joie tels qu'en pousseraient les enfants.

En quittant le café, ou l'espace des locaux privés ou des toits, cette protection spécifique inhérente au lieu disparaît. Dehors, j'ai ainsi constaté que les rires ou les étreintes se raréfiaient et que le volume sonore diminuait. Mais le groupe perdure et il continue à soutenir les plus fragiles de ses membres. Ces individus-là n'ont plus pour seule identité les persécutions en tous genres auxquelles ils ou elles ont réchappé. En quittant le café, ils sont également de grands héros du revers lifté, des chanceux du double six et des rois incontestés des dominos.

Entre la place Tahrir et la table de jeu

Sur le patch de la table, Muhammed, un peintre égyptien qui a participé à la révolution, raconte les jours qu'il y a consacrés. Il est passé d'abord par les comités populaires d'auto-défense créés dès les premiers jours pour protéger les citoyens suite à l'annonce de l'évasion, fin janvier 2011, de « dangereux criminels ». Puis, à partir de février, il s'est, à l'opposé, lancé lui-même dans les manifestations de la place Tahrir.

La « tawila » (backgammon) fait alors résonner en moi les vers célèbres de Mahmoud Darwish :

Qui suis-je pour vous dire ce que je vous dis ?
Je ne suis qu'un joueur de dés, parfois je gagne et parfois je perds
Je suis comme vous, ou peut-être un peu moins.

Ce doute sur sa légitimité, tel que l'exprime « le joueur de dés » de Darwish, a toujours été ressenti par Muhammed. Mais petit à petit, comme il le dit lui-même : « j'ai senti que la place Tahrir, et à travers elle toute l'Égypte, nous appartenait vraiment. Je viens d'un quartier populaire du Caire, je sens que c'est mon pays, et que c'est mon droit de crier, de rejeter la réalité politique, de danser, de m'exprimer et de peindre sur les murs. » Puis il me parle de la violence qui a brisé cette présence, et il lance à nouveau les dés.

Les règles du jeu sont claires. Sur le damier posé devant nous, chaque joueur avance ses pièces. Et c'est le premier à les avoir toutes retirées qui est déclaré vainqueur. Il faut donc entourer l'adversaire en remplissant les blancs. A chaque fois qu'ils sont comblés sur le damier, l'adversaire n'a plus le droit d'avancer. Muhammed m'explique ainsi les règles de ce jeu auquel je joue pour la première fois. Mais se retirer du jeu, politique celui-là, comme lorsqu'on se bat sur le damier, est-ce une victoire ? Je le lui demande et il me dit que la réalité politique n'est pas un chemin linéaire, comme le jeu. Parfois, il est bon de se

protéger. Et de se protéger les uns les autres pour ne pas courir le risque de tous s'effondrer.

Le jeu sert à la fois de refuge, mais peut aussi devenir un symbole d'émancipation à l'image de ces cerfs-volants qui flottent parfois dans le ciel égyptien.

Les cerfs-volants d'Alexandrie, étendards de l'espoir ?

Ils ont des tailles, des formes et des couleurs différentes. Il appartient à chacun d'être plus beau que les autres. Et bien sûr, de voler plus haut. Mais aussi, parfois, d'abattre ces « concurrents ». L'un tombe et rejoint l'ombre de l'anonymat et de la défaite, l'autre monte et brille, et sa gloire avec. Comme s'il s'agissait de drapeaux porteurs d'espoir, ils sont sans cesse perdus mais aussi vite retrouvés. Nabil, un ancien militant d'une trentaine d'années, me précise que les cerfs-volants ont été le jeu préféré de son adolescence. Les couleurs vives de ces grands oiseaux étaient souvent empruntées aux couvertures de ses manuels scolaires. Aujourd'hui, ce sont surtout les très jeunes qui veulent faire des cerfs-volants plus beaux, plus hauts et plus forts que ceux des autres, et les empêcher de se faire abattre.

Nabil note également que la succession des générations banalise d'année en année ce ballet des corps et la préservation de ces espaces ludiques. « La génération de nos parents a eu du mal à se persuader de jouer. Mais tout cela est en train de changer ».

Dans son roman *Violence et dérision*, Albert Cossery raconte l'histoire de Karim, un jeune « révolutionnaire repenté » qui essaie de vivre en réalisant des cerfs-volants mais qui est poursuivi par la police qui ne croit pas à son repentir, lui qui pourtant, du temps du gouvernement précédent, avait déjà cessé tout activisme.

Il rentra dans sa chambre et se dirigea tout droit vers un coin où s'entassaient des cerfs-volants de toutes tailles et de toutes couleurs, certains en cours de construction. L'occupation favorite de Karim, depuis quelques mois, consistait à fabriquer des cerfs-volants qu'il vendait à un marchand de bonbons et pois chiches - doté d'une clientèle enfantine - qui avait sa boutique dans une rue du voisinage. À l'époque des avions à réaction, le jeune Karim trouvait merveilleusement génial de riposter au progrès néfaste d'un monde halluciné par la mécanique en fabriquant des cerfs-volants, jouets superbes et futiles. Il éprouvait une joie rassurante à voir dans le ciel ces engins légers et pacifiques narguer les lourds navires aériens, machines grossières, dénuées de toute poésie.

Il fureta un moment dans le tas, finit par en dénicher un encore à l'état de squelette et dont la structure formée de tiges de roseau découpées et fixées en leur milieu par une ficelle laissait prévoir un cerf-volant d'une taille stupéfiante. Puis il s'empara d'une paire de ciseaux, de quelques rouleaux de papiers colorés, et d'une assiette dans laquelle il mélangea de l'eau avec de la farine pour obtenir une substance collante. Revenu sur la terrasse avec ces divers matériaux, il disposa à même le sol dallé le squelette du cerf-volant, s'accroupit, et se mit à l'ouvrage avec la même conscience et la gravité austère d'un savant construisant un appareil capable d'effectuer le voyage dans la lune⁹.

⁹ Albert COSSERY, *La violence et la dérision*, Clamecy, éditions Joëlle Losfeld, 2005, p. 21.

Le roman de Cossery rappelle qu'en Égypte, les terrasses des toits sont depuis longtemps des lieux litigieux. La police essayait d'en contrôler l'usage parce qu'elles surplombaient la rue, lieu vital au regard de l'autorité car elles permettaient d'observer aussi bien la terre que le ciel. Dans ce court ouvrage de fiction publié en 1964, l'interdiction tenait au fait que le toit permettait de plonger le regard dans les rues où se déplaçaient peut-être des agents de l'autorité de l'État. Aujourd'hui, la méfiance de l'État s'est reportée sur l'usage des cerfs-volants. L'État les interdit¹⁰ car ils sont susceptibles de transporter des téléphones portables pouvant constituer autant de caméras de surveillance des déplacements des forces de l'ordre. Un prétexte qui donnerait envie de sourire, s'il ne donnait pas plutôt envie de pleurer.

Jouer dans un espace ouvert ou jouer « à l'air libre » ?

En arabe littéral comme dans les différents dialectes locaux, on distingue rarement le jeu sportif (football, etc.) des jeux de société. En arabe, on dit donc, par exemple, que l'on joue au tennis ou au football, tandis que dans d'autres langues, notamment occidentales, on place à côté des sports physiques, où le corps du participant fait partie du jeu, le verbe « faire » qui impliquerait qu'il y a là une sorte d'investissement physique. On « fait » du sport mais on ne « fait » pas des dés ou des dames. Dans cet article, j'ai fait mienne cette confusion, considérant que les sports impliqués ne sont pas spécifiquement destinés à renforcer le corps ou à maintenir l'agilité, mais visent le plaisir que procure la participation plus que le soin du corps souvent associé à la pratique de la gymnastique ou de la musculation par exemple.

Sortir du café ne signifie pas, dans la pratique de mes enquêtes, abandonner le jeu. Loin du café, on peut en effet se promener à vélo ou à pied. Et c'est là une sorte de prolongement de la salle de jeu. La rue, surtout si elle prend des allures de corniche al-Bahr (la mer, nom donné au Nil par les Caiotes), donne en effet aux joueurs qui y déambulent en groupe le plaisir de la mobilité corporelle.

Les mois que j'ai passés en Égypte ont été une étape au sein d'un long voyage effectué pour me remettre de la très vilaine maladie qui m'avait brutalement affligé. Tout au plaisir de ma rémission, je n'avais alors aucune intention d'écrire, ni sur le jeu ni sur aucun autre sujet. Mais l'envie de jouer était bien là. Amateur passionné de badminton, j'avais emporté mon équipement avec moi. Après des mois à essayer, en France puis en Allemagne, de redonner à mon corps sa vitalité et son énergie passées, j'avais, dans mes bagages pour l'Égypte, emporté l'espoir de jouer à nouveau. Et je n'allais pas être déçu.

En Égypte, contrairement à l'Europe, j'ai trouvé en effet plus d'adversaires, de partenaires ou de « supporters » que rêvés ! Et le badminton m'a offert un terrain d'observation exceptionnel. Non seulement pour perfectionner mon jeu à la « balle de plume », comme on l'appelle en arabe, mais pour en apprendre davantage sur mes partenaires d'un jour, des représentants de tous les groupes sociaux, égyptiens ou étrangers, résidents ou réfugiés. Parmi mes camarades de jeu, il y avait Yasser. Avant de trouver refuge en Égypte,

¹⁰ *Les cerfs-volants interdits en Égypte pour « raisons sécuritaires »* (en arabe), Monte-Carlo international, 13 juillet 2020, consulté sur : <<https://tinyurl.com/y6lpkaas>>

Yasser avait été « puni », au Yémen, pour ses écrits de journaliste de l'opposition, par plusieurs balles dans les jambes. Au Caire, il « volait comme un papillon », aux dires d'un spectateur, à la poursuite de la « balle de plume » – ce qu'il n'était pourtant plus censé être capable de faire. Yasser, en jouant, oubliait purement et simplement, pendant quelques instants, ses terribles cicatrices.

La corporation des adeptes de la « balle de plume », c'était... un concierge d'immeuble, un gardien de voiture, des rescapés du cancer, un ouvrier de l'entreprise de plomberie jouxtant l'immeuble, sans oublier un révolutionnaire sortant de prison. C'est ce groupe hétéroclite, ce club de badminton de Dokki, qui produisait à l'unisson cette énergie et qui rassemblait les éclopés de la vie, promotion 2019, catégorie Égypte et... reste du monde.

Sur la rive nord de la Méditerranée, en France et en Allemagne, les deux pays dans lesquels j'ai vécu avant de partir pour l'Égypte, la charge individuelle de travail semblait telle qu'il était improbable d'espérer trouver un partenaire de jeu sans rendez-vous préalable. En Égypte, en plus des amis et des connaissances, il suffisait la plupart du temps d'installer le terrain au milieu des immeubles, sur un parking – en déplaçant quelques voitures – et de monter le filet. Après, parmi les premiers passants, je trouvais immédiatement des partenaires ! Et à peine le jeu lancé, le nombre de spectateurs et de joueurs potentiels ne cessait d'augmenter.

L'expérience égyptienne de ces quatre mois n'a donc pas été seulement celle de la foule, dans le sens oppressant et négatif de la masse anonyme, ni celle des problèmes politiques et sociaux qui écrasent chacun des individus qui la compose. Ce fut également une « foule » de rencontres, de débats, de découvertes et d'ouvertures. Et parmi celles-ci, il en fut une, le jeu, qui s'est révélée porteuse d'une expérience *politique* d'une rare intensité.